

Thomas De Koninck



Série *Essais*



À quoi sert la philosophie?



À quoi sert la philosophie ?

THOMAS DE KONINCK

À quoi sert la philosophie ?



**Presses de
l'Université Laval**

À Christine, encore et toujours

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Mise en page : In Situ inc.

Maquette de couverture : Laurie Patry

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.

Dépôt légal 3^e trimestre 2015

ISBN : 978-2-7637-8972-9

PDF : 9782763711416

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

Table des matières

Liminaire	1
CHAPITRE I	
Rappels	3
1/ L'éveil	3
2/ L'indignation	25
CHAPITRE II	
Le langage, les arts et la philosophie	33
CHAPITRE III	
Le pouvoir du théorique	69
CHAPITRE IV	
Le problème de la croissance exponentielle des sciences	85
CHAPITRE V	
Défis de l'éthique et du politique	99
1/ « Les prolégomènes de toute sociologie à venir » .	100
2/ L'équité	105
3/ L'amitié	107
4/ L'exercice concret de la conscience	116
5/ La liberté	121
CONCLUSION	
Nécessité accrue de la philosophie	125

LIMINAIRE

Chercher à savoir si l'on doit, ou non, faire de la philosophie, c'est déjà philosopher, puisque c'est rechercher. On est vite obligé, en outre, de constater que même argumenter contre la philosophie, c'est philosopher au sens le plus propre du terme, comme l'a fait observer très tôt Aristote. Car vous argumentez et vous prétendez donc à quelque vérité; autrement, pourquoi argumenter? Vous énoncez alors une opinion, après examen et considération, si sommairement que ce soit en certains cas, et vous prétendez à des vues plus justes, qui vous autorisent à déclarer les vues opposées fausses. Vous partagez dès lors avec votre opposant au moins un trait commun, le plus vital du reste, à savoir le recours à la vérité – ou à un semblant de vérité si vous êtes un sophiste – touchant vos propres énoncés et positions.

Celle ou celui qui prétendrait que rien n'a d'importance, en tout cas pas de valeur morale ni de vérité, doit forcément se réclamer d'une instance qui le dépasse. « Rien n'est vrai », « tout est faux », « tout est relatif », sont autant d'affirmations absolues qui s'incluent elles-mêmes et s'autodétruisent. Nos visions, quelles qu'elles soient, présupposent un horizon au sein duquel la connaissance et l'action sont possibles. C'est cette recherche d'une visée plus juste, d'une prise de conscience plus claire du tout, que trahissent même nos contradictions (les combattants partagent forcément un but commun). On retrouve là sans doute

le sens originel du dialogue et de la « dialectique » comme devant conduire à la *sophia* (« sagesse »).

Il s'ensuit que « dans tous les cas il faut philosopher » (Aristote)¹. « Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher », ira jusqu'à dire Pascal².

Bref, on ne peut pas ne pas faire de la philosophie, si indigente soit-elle parfois. Mais à supposer qu'elle ne soit pas indigente, à quoi peut-elle servir au juste, spécialement dans le monde actuel ? Telle est la question que je pose à présent. Nous verrons que la philosophie authentique est en réalité de plus en plus indispensable, et que les tâches qu'elle est appelée à honorer sont immenses.

1. Voir Aristote, *Protreptique*, fragment 2, dans *Aristotelis Fragmenta Selecta*, W. D. Ross, Oxford, 1964 ; je citerai aussi *Aristotle's Protrepticus: An Attempt at Reconstruction*, I. Düring, Acta Universitatis Gothoburgensis, 1961 (la lettre D renvoie à cette édition). Voir Sophie Van der Meeren, *Exhortation à la philosophie. Le dossier grec. Aristote*, Paris, Les Belles Lettres, 2011, p. 93-99.

2. Pascal, *Pensées*, Brunschvicg, 4 ; Lafuma, 513.

Chapitre I

RAPPELS

1/ L'ÉVEIL

Il nous faut réentendre à neuf, en premier lieu, la grande voix de Socrate déclarant aux Athéniens qu'« une vie sans examen ne mérite pas d'être vécue », et que s'ils s'impatientent « comme des gens endormis qu'on réveille » et le mettent à mort, ils risquent de passer leur vie à dormir, à moins qu'il ne leur soit donné quelqu'un d'autre qui, comme lui, ne cessera de les réveiller¹. Comme le dira Merleau-Ponty, « Pour retrouver la vocation entière du philosophe, il faut se rappeler que même les philosophes-auteurs que nous lisons et que nous sommes n'ont jamais cessé de reconnaître pour patron un homme qui n'écrivait pas, qui n'enseignait pas, au moins dans les chaires d'États, qui s'adressait à ceux qu'il rencontrait dans la rue et qui a eu des difficultés avec l'opinion et avec les pouvoirs. Il faut se rappeler Socrate [...] Le philosophe est l'homme qui s'éveille et qui parle ». Dans les termes d'Alain : « Les Marchands de Sommeil de ce temps-là tuèrent Socrate, mais Socrate n'est point mort ; partout où des hommes libres discutent, Socrate vient s'asseoir, en souriant, le doigt sur la bouche. Socrate n'est point mort ; Socrate n'est point vieux². »

1. Platon, *Apologie de Socrate*, respectivement 38 a et 30 e-31 a.

2. Maurice Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, Folio

Héraclite, quant à lui, reprochait déjà à la plupart des humains de dormir en plein jour, alors même qu'ils semblent éveillés. « Ce qu'ils font éveillés leur échappe [déclare le fragment 1], tout comme leur échappe ce qu'ils oublient en dormant » (DK 22B 1). Le fragment 89 ajoute la précision suivante : « Il y a pour les éveillés un monde unique et commun, mais chacun des endormis se détourne dans un monde particulier » (DK 22B 89). Marcel Conche commente excellemment : « Les rêves, individuels ou collectifs, nous tiennent enfermés dans des mondes particuliers, effets du sommeil (au propre et au figuré), dans l'ignorance du vrai monde, "le même pour tous" [...]. Le rêveur tombe, en particulier, dans l'inconscience à l'égard de lui-même : il rêve dans l'oubli de lui-même, et, tout en étant vivant, il est comme mort puisqu'il n'est pas le sujet de sa vie³. »

En sa propre exhortation à la philosophie, le *Protreptique*, Aristote devait faire valoir que la folie, le sommeil et la mort sont les trois contraires de la vie et de la philosophie à la fois, car « c'est celui qui est éveillé qui vit véritablement (*alêthôs*) et au sens propre » (fragment 14, Ross). Rémi Brague résume avec bonheur l'argument qu'en tire Aristote : « Si l'éveil est la forme supérieure de la vie, et si être éveillé consiste à être la plupart du temps dans le vrai (101D), la vie sera souverainement elle-même lorsqu'elle sera au plus haut point éveillée dans le savoir scientifique. Nous pouvons donc dire que le philosophe est le

Essais, 1960, p. 39 et p. 63 ; Alain, *Vigiles de l'esprit*, Paris, Gallimard, 1942, p. 17, p. 15, p. 14.

3. DK désigne l'édition classique des fragments des Présocratiques, qui sert de commune référence : Hermann Diels et Walther Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, Weidmannsche Verlagsbuchhandlung, 1952 (plusieurs réimpressions depuis). Je cite la traduction et les remarquables commentaires de Marcel Conche, dans Héraclite, *Fragments*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Épiméthée », 1986, p. 46, pour le fragment 1 ; p. 365, pour le fragment 26 ; voir aussi p. 362 et p. 63-64.

vivant le plus authentiquement vivant⁴. » « Philosopher, c'est être bien réveillé », redira Novalis. Aristote accordait manifestement à Héraclite que le sage est « l'Éveillé par excellence ». Selon une remarque célèbre de sa *Métaphysique*, face à ce qui est en soi le plus évident, les yeux de notre intelligence se comparent de prime abord à ceux des oiseaux de nuit en plein jour⁵.

De plus, tout le monde se sent chez soi en philosophie, lit-on au fragment 5 (Ross) du *Protreptique*. On aime l'espace qu'ouvre la philosophie – « un espace qui coïncide avec la totalité du monde habité puisque, poursuit Aristote, la vérité y est présente en tout lieu. La philosophie consiste à se sentir partout chez soi », conclut Brague. Qui plus est, selon Aristote encore, « l'activité (*energeia*) parfaite et inentravée comporte en elle le fait d'éprouver de la joie, de telle sorte que l'activité contemplative est sans doute la plus agréable de toutes (87D) » (fragment 14, Ross).

Nous les humains ne sommes pas dans le monde comme des objets ni même comme les autres animaux, nous sommes en fait les seuls à y être, explique Brague, « en ce sens que même si nous ne nous trouvons qu'en un point localisable de l'espace, nous sommes pourtant dans le monde entier : tout nous est présent, et pas seulement ce que nous côtoyons ou ce à quoi nous nous intéressons à un moment donné, mais tout ce qui est, sans exception ». Les Grecs ont vu le phénomène de l'accès humain au tout « comme caractéristique de l'*esprit*. Nous possédons toute une

-
4. Rémi Brague, *Aristote et la question du monde*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Épiméthée », 1988 (réédité en 2009 aux Éditions du Cerf avec la même pagination), p. 98 ; voir p. 93-94 pour le fragment 14 ; je cite ici, avec de rares modifications, les traductions du *Protreptique* que propose Rémi Brague dans cette étude magistrale.
 5. Voir Rémi Brague, *ibid.*, p. 95 ; p. 89 ; saint Augustin, *Confessions*, X, xxiii ; Marcel Conche, dans Héraclite, *Fragments*, p. 374-375, pour le fr. 88 (DK) ; Brague, p. 82-83, qui renvoie à Novalis, *Encyclopédie*, paragr. 151 ; voir surtout, d'Aristote, le fr. 14 (Walzer, Ross) et la traduction de Brague, p. 92-94 ; et voir Aristote, *Métaphysique*, a 1, 993 b 9-11.

série de textes dans lesquels est soulignée la puissance de l'esprit humain, qui est capable de se déplacer instantanément et de franchir les distances les plus grandes, parvenant ainsi aux confins du monde⁶ ».

De là cet autre passage magnifique du *Protreptique* : « Si donc il y a de mauvais usages de l'âme, le plus souverain de tous est en tout cas de s'en servir pour penser le mieux possible. Il est ainsi clair que le plaisir qui provient du fait de penser et de contempler sera nécessairement, ou lui seul ou par excellence, celui qui provient de celui de vivre. Donc, vivre agréablement, se réjouir véritablement est, ou exclusivement ou par excellence, le fait des philosophes. L'activité (*energeia*) des pensées les plus vastes, remplie de choses qui, par excellence, sont, et conservant toujours de manière stable la perfection qu'elle reçoit, est donc aussi, de toutes les activités, celle qui procure le plus de joie (91D). Ce qui est alors visé, c'est soit la totalité de ce qui est, soit ce qui est au plus haut point – “le bien dans sa totalité (*to holon agathon*)” (9D), ou, plus généralement, la “contemplation du tout (*tên theorian tou pantos*)” (44D). Ainsi l'objet de la pensée du philosophe est-il, pour finir, ce qui est le plus digne d'être connu (86D), à savoir les réalités premières (35, 48, et voir 33D), ou les “réalités mêmes” (48D)⁷. »

Héraclite, pour revenir à lui, aimait dire que ce qu'il avait trouvé, « tous peuvent le trouver en eux-mêmes (DK 22B 116), car « je me suis cherché moi-même » (DK 22B 101). Plutarque, de qui nous tenons ce dernier fragment, associe ce propos à la maxime delphique *gnôthi sauton*, « connais-toi toi-même », qui a donné lieu à la question socratique « qu'est-ce que l'être humain ? », considérée par Platon comme la question même de la philosophie (*Théétète*, 174 b). Selon le corpus hippocratique, elle est aussi « la question primordiale de la médecine » ; on y lit

6. Rémi Brague, *Ibid.*, p. 39-40.

7. *Ibid.*, p. 107-108.

en effet qu'« il n'est pas possible de savoir la médecine, quand on ne sait pas ce qu'est l'homme⁸ ».

Personne ne souhaiterait vraiment dormir tout le temps. Personne ne souhaiterait non plus se trouver constamment hors de son bon sens, dément ou sot. Peu sans doute, aussi bien, souhaiteraient, au moins consciemment, être ce « mort vivant » dont parlait Einstein : « J'éprouve l'émotion la plus forte devant le mystère de la vie. Ce sentiment fonde le beau et le vrai, il suscite l'art et la science. Si quelqu'un ne connaît pas cette sensation ou ne peut plus ressentir étonnement ou surprise, il est un mort vivant et ses yeux sont désormais aveugles⁹. » Désirerait-on vraiment jamais, consciemment encore, une vie passée à fuir sa propre vie, à se fuir soi-même ? « On demandait à un voyageur qui avait vu beaucoup de pays et de nations et plusieurs continents, quelle était la qualité qu'il avait rencontrée chez les hommes ; il répondit : une certaine propension à la paresse » (Nietzsche). C'est elle, la paresse, qui empêche les humains « de sentir leur vie, grâce à la dispersion constante de leurs pensées ». La « dispersion qui éparpille l'individu à tous vents » donne un aspect insolite aux questions pourtant les plus indispensables à une vie adulte, libre : « Pourquoi est-ce que je vis ? Qu'ai-je à apprendre de la vie ? »

« Penser à soi » (et aux autres, naturellement) en ce sens est à vrai dire le défi à la fois le plus grand et le plus ardu¹⁰. Un « workaholic » peut fort bien être paresseux à ce point de vue.

Il faut cependant, pour sortir de cette torpeur, un choc, un défi, par exemple la prise de conscience personnelle, concrète,

8. Voir Héraclite, *Fragments*, *op. cit.*, p. 229, pour le commentaire de Marcel Conche.

9. Albert Einstein, *Comment je vois le monde*, trad. Maurice Solovine et Régis Hanrion, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1979, p. 10.

10. Nietzsche, « Schopenhauer éducateur », dans *Considérations intempestives*, trad. Geneviève Bianquis, Paris, Aubier, 1966, p. 17 sq. ; p. 79 sq. ; p. 87 sq.

de l'imminence de la mort – pour les êtres qui nous sont chers comme pour nous-mêmes –, ou encore l'expérience de l'amour, qui transfigure du tout au tout le regard humain sur le monde et la vie. Il faut, en un mot, une forme ou l'autre d'étonnement, la découverte de notre ignorance face à quantité de questions pourtant vitales entre toutes souvent, jointe au fort désir d'en sortir.

Même l'immédiat s'avère transparent pour les yeux sachant interroger. Les choses perdent alors l'aspect ordinaire que leur prêtent la familiarité et ce « très grand vice, le vice de la banalité » (Baudelaire). « Le point le plus élevé que l'homme puisse atteindre, constatait Goethe en ses *Conversations avec Eckermann*, est l'étonnement (*das Erstaunen*). Lorsque le phénomène ordinaire (*das Urphänomen*) suscite en lui l'étonnement, il doit s'estimer heureux ; rien de plus grand ne peut lui être concédé, il ne saurait chercher au-delà. » « J'existe pour m'étonner » (*Zum Erstaunen bin ich da*), conclut même son poème *Parabase*¹¹. Ces témoignages de grands poètes sont tout à fait pertinents, car dans les mythes des mythologies ou dans ceux que créent les poètes, l'imagination a une capacité extraordinaire d'éveil, ainsi que l'a observé C.S. Lewis : « Elle nous touche au plus vif, nous atteint à un niveau plus profond que nos pensées ou même nos passions, trouble les certitudes les plus enracinées, nous fait reposer toutes les questions, et en général arrive à nous réveiller plus que nous ne le sommes jamais¹². »

-
11. Charles Baudelaire, *Salon de 1859*, in *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, 1980, p.753 ; Johann Peter Eckermann, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, Wiesbaden, Insel Verlag, 1955, Mittwoch, den 18 Februar 1829, p. 298 ; traduction légèrement modifiée de Jean Chuzeville, Paris, Gallimard, 1949, p. 225 ; J.W. Goethe, *Parabase*, in *Sämtliche Werke*, Band I, Artemis Verlag, DTV, Zürich, 1977, p. 516.
 12. C.S. Lewis, *George MacDonald. An Anthology*, Preface, p. 16-17, traduit et cité par Irène Fernandez dans C.S. Lewis, *Imagination et théologie*, dans *Les Lettres et le Sacré. Littérature, histoire et théologie* (éd. G. Bedouelle), Lausanne, L'Âge d'homme, 1994, p. 82-91.

L'histoire authentique de la pensée ne fut jamais à vrai dire la transmission d'un savoir tout fait, mais bien celle de l'étonnement fondateur dont les anciens Grecs ont fourni l'exemple inégalé : « Vous autres Grecs, êtes toujours des enfants ; vieux, un Grec ne peut l'être [...] Jeunes, vous l'êtes tous par l'âme », avance le prêtre égyptien du *Timée* de Platon. Il n'empêche qu'un rapprochement s'impose ici avec la sagesse chinoise, en particulier celle du *Tao-te king*, où Lao-tseu observe que « le plus tendre en ce monde l'emporte à la longue sur ce qui est le plus dur. [...] À cela je reconnais l'avantage du Non-agir » (XLIII.1). Il y a une évidence dont on ne tient pas assez compte, nous fait-il voir : « Que le faible l'emporte sur le fort et le souple sur le dur, tout le monde le sait, mais il n'y a personne qui le mette en pratique » (LXXVIII.2). L'exemple par excellence de cette vérité est justement l'enfant nouveau-né, qui est riche de virtualités et de force à venir, là où l'adulte dans la force de l'âge ne peut ensuite que décliner. Comme l'explique fort bien Marcel Conche, « la force du nouveau-né ne se voit pas au premier abord. Elle est spirituelle, mais l'emporte sur la force matérielle¹³ ».

Tel est au reste cet émerveillement que l'on entrevoit dans le regard de l'enfant, lumineux par excellence, qui voit bien le serpent boa digérant un éléphant là où l'adulte endurci ne voit qu'un chapeau, et le mouton dans le simple dessin d'une caisse. « Les grandes personnes ne comprennent jamais rien toutes seules, et c'est fatigant, pour les enfants, de toujours et toujours leur donner des explications », lit-on dès la seconde page du *Petit Prince*¹⁴. Saint-Exupéry suggère ainsi que le regard de l'enfant pressent déjà le visage plus profond de la réalité. Il ne dit pas que son regard se porte vers une autre réalité, dans une autre

13. Platon, *Timée*, 22 b, trad. Luc Brisson, Paris, GF-Flammarion, 1992 ; Lao-tseu, *Tao-te king*, traduit et commenté par Marcel Conche, Paris, Presses universitaires de France, 2008, p. 396 et 241 ; voir p. 20-22.

14. Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Paris, Gallimard, 1946, coll. « Folio », p. 10.

direction. C'est bien au contraire de ce monde-ci qu'il s'agit d'abord, de ce que nous voyons de nos yeux et pouvons toucher de nos mains. Sous l'emprise d'une rectitude politique ou l'autre, d'un attachement étroit à l'immédiat comme à une valeur ultime, ou d'un affairément perpétuel, chacune et chacun risque de s'emmurer dans une quotidienneté où tout va de soi. Et pourtant, l'existence elle-même va-t-elle de soi ? Le fait de voir ou d'entendre, d'imaginer et de penser, d'aimer, vont-ils de soi ? Rien ne va de soi ni ne peut aller de soi pour qui ose réfléchir. Le monde où nous sommes est extraordinaire – extraordinairement beau à vrai dire – et l'humain encore plus, ainsi que ne cessent de le faire pressentir à neuf les génies.

« Il est tout à fait d'un philosophe, ce sentiment (*pathos*) : s'étonner. La philosophie n'a point d'autre origine (*archê*) », lit-on dans le *Théétète*, où Platon énonce expressément ce qui deviendra un lieu commun. Heidegger marque un point majeur à ce propos : « Le *pathos* de l'étonnement ne se tient pas tout simplement au début de la philosophie, comme par exemple le fait de se laver les mains précède l'intervention chirurgicale. L'étonnement porte et régit d'un bout à l'autre la philosophie¹⁵. » À la suite de Platon, Aristote redira que « c'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avançant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants [...]. Or, apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance¹⁶. » Dans le même sens, Thomas Nagel décrit aujourd'hui avec bonheur l'esprit philosophique comme étant « the essential capacity to be mystified by

15. *Théétète* 155 d, trad. A. Diès, Paris, Les Belles Lettres, 1924 ; Martin Heidegger, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, trad. Kostas Axelos et Jean Beaufret, Paris, Gallimard, 1957, p. 42.

16. Aristote, *Métaphysique*, A, 2, 982 b 12-15 ; 17-18, trad. J. Tricot., Paris, Vrin, 1970.